

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item61. Paris, Lundi 16 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

61. Paris, Lundi 16 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Femme \(mariage\)](#), [Portrait](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-10-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl n'est point venu de lettre ce matin.

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 225-226, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/365-370

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
61. Lundi 16 octobre 1837 9 1/2

Il n'est point venu de lettre ce matin, j'attendrai onze h. 1/2 avec confiance. Hier le vent était bien aigre, je ne me suis pas promenée avec le même plaisir que ces jours passés, cela tient peut-être à ce que je rencontrai Mad. de Flahaut au bois de Boulogne et qu'elle voulut m'accompagner. M. de Médem me fit une longue visite le matin. Il voudrait que j'adoucisce un peu ma lettre à M. de Lieven et commence à prendre pitié de lui, et il est convaincu que l'Empereur lui-même a prescrit la mesure. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vais mettre dans l'embarras tous ceux auxquels j'écris. C'est la plus modeste des vengeances.

Je dînai chez lady Granville. J'y rencontrai M. de Broglie qui vint causer avec moi après le dîner, je le questionnai sur les situations ici. Il m'en fit un tableau fort clair. Il me semble qu'il a beaucoup de netteté dans l'esprit. Je ne sais si je me trompe mais je trouvai en lui plus d'intimité, plus de confiance. Nous parlâmes de tout et de tous, il n'y eut qu'un nom qui ne fut pas prononcé, et comme il appartenait cependant au sujet nous choisîmes d'un commun accord la désignation générale. Je restai tard chez lady Granville & j'allai ensuite pour un quart d'heure chez Mad. de Flahaut où j'avais donné rendez-vous à mon ambassadeur. à onze heures je fus rendue chez moi.

Lord Pumbroke s'est cassé le coude hier aux Champs-Élysées. Les chevaux se sont emportés il a été jeté hors de son phaéton.

J'ai beaucoup connu la Reine de Hollande qui vient de mourir, c'était une excellente femme. Tout-à-fait dans le genre de votre reine. Son mari a été mauvais pour elle pendant bien des années. C'était le plus amoureux des hommes. Je ne sais pourquoi je vous conte tout cela. Je devrais plutôt vous dire que hier j'ai relu quatre fois la lettre, la véritable lettre. Il m'est venu quelque scrupule de m'être offert à la copier. Les deux premières pages, oui la troisième non. c.a.d. la dernière moitié de la troisième. (Voilà déjà que je capitule.) Monsieur je ne copierai cela jamais, & j'y penserai toujours !

11 1/2 la voilà cette lettre, rivale, presque rivale, tout-à-fait rivale de celle dont je vous parle sans cesse. Des lettres comme celles-là jettent le trouble dans tout mon être. C'est trop, c'est trop si loin de vous & cependant que je les aime. C'est un poison si doux ?

M. Génie n'est pas fin. Il se fait annoncer de votre part. Voilà qui serait bien adroit si mon mari était ici ! Je voudrais qu'il comprit que Génie tout court, convient tout-à-fait à mon Génie. Je ne sais que vous dire sur vos lettres Médem me démontre l'absolue impossibilité que mon mari vienne. Moi, je m'obstine à le voir arriver tous les jours. Faites comme vous pensez la prudence est cependant le meilleur parti à suivre, & vous le savez, je vous promets de relire tous les jours cette lettre, maintenant ces deux lettres, et de penser d'être sûre que dans le moment où je les lis vous pensez tout ce que vous me disiez en les écrivant, vous éprouvez tout ce que j'éprouve en les lisant toutes, toutes les mêmes sensations que j'éprouve. Je suis si sûre, si sûre de vous, si sûre de moi. Comment cela m'est-il venu tout-à-coup, si fort ? Mais qu'il y a loin jusqu'au 31 ! De demain en quinze !

Adieu votre lettre m'a donné la fièvre. Il me faut de l'air. Je vais le prendre avec vous. Je marcherai vers le Val Richer. J'irai tant que je pourrai aller, et je reviendrai tristement en voiture. Adieu. Adieu si vous saviez comme je vous dis adieu.

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 225-226

Date précise de la lettre Lundi 16 octobre 1837

Heure 9 1/2

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 61. Paris, Lundi 16 octobre 1837,

Dorothee de Lieven à François Guizot , 1837-10-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 27/01/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/991>

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 29/11/2022
